

Ces propos faisaient contraste avec les mots-clés que les correspondants de Radio-Canada à Washington ont employés immédiatement après l'émission pour décrire l'attitude du président: «Enfin, les attaques atteignent le président Johnson» et «la peur le gagne».

Voilà, à mon sens, de l'antiaméricanisme délibéré. Cette attitude n'est pas nouvelle à Radio-Canada et à la télévision canadienne. Voici un passage d'un éditorial publié le 3 mars 1966 dans le *Journal d'Ottawa*:

Certains comptes rendus—notamment ceux de certains commentateurs de Radio-Canada—sur le «grand» débat qui se poursuit aux États-Unis à propos du Vietnam ont créé l'impression que le président Johnson est assailli de tous côtés par les détracteurs de ses politiques...

Nous n'avons pas toujours considéré ces divergences de vue dans la bonne perspective. On a souvent laissé sous-entendre que ces hommes représentaient des attitudes différentes au Sénat américain (les sénateurs Morse et Fulbright).

Le scrutin de cette semaine—932 voix contre 6 au Sénat et 392 voix contre 4 à la Chambre des Représentants—approuvant de nouveaux crédits de 4.8 milliards de dollars pour l'envoi de nouveaux effectifs en Asie du Sud-Est devrait nous éclairer.

Il est révélateur que 41 p. 100 de ceux qui ont été interrogés au cours d'un sondage d'opinion à l'échelle nationale ont approuvé la manière dont M. Johnson s'acquitte de sa tâche, soit une augmentation à partir de 38 p. 100 lors du Gallup de septembre et d'octobre. Voici ce que j'ai à vous dire. Aucun de vous n'a eu la moindre idée de cela en écoutant à Radio-Canada nos correspondants à Washington, mais chaque fois que la popularité du président baissait auprès de l'opinion publique dans un sondage d'opinion quelconque James Minifie ou ses amis en avertissaient rapidement les Canadiens.

Pis encore, les préjugés de certaines des équipes d'affaires publiques sur la position américaine au Vietnam reparaissent périodiquement. Tom Gould, qui a passé récemment deux ans au Vietnam, a dit ce qu'il en pensait au cours d'un discours qu'il a prononcé à un dîner du corps enseignant, et qui est rapporté dans le journal de l'Université de Carleton du 17 novembre:

C'est la télévision, a dit Gould, qui est responsable du ressentiment éprouvé aujourd'hui dans le monde envers les Américains. Les cameramen ne photographient au Vietnam que le sensationnel, même s'il est préjudiciable à l'effort de guerre. Il a cité le cas du groupe des fusiliers marins que l'on a filmés alors qu'en riant ils mettaient le feu à de prétendues huttes de paysans sud-vietnamiens. Les Américains bien à l'aise et confortables dans leurs maisons de \$35,000 regardent ce spectacle et trouvent que ces types sont des sauvages. «Bien sûr qu'ils riaient, dit Gould, car ils étaient vivants.» Une couple d'heures plus tard ces mêmes fusiliers marins ont presque tous été tués—le village qu'ils avaient détruit était Viet-Cong. Le commentateur à la télévision avait négligé de le mentionner, a-t-il dit. A la télévision un reportage

filmé s'impose; s'il n'y en a pas, le récit n'est tout simplement pas complet. Gould a exhorté les téléspectateurs à ne pas compter uniquement sur la télévision comme source d'information sur le Vietnam, mais de lire aussi les journaux, les revues et les livres traitant de ce sujet.

L'auteur continue:

«Le nombre de innocents victimes des Vietnams est beaucoup plus élevé que celui des victimes des Américains», a-t-il dit.

• (5.20 p.m.)

On disait plus loin:

Il a critiqué également les Chester Ronning et autres soi-disant spécialistes sur la question du Vietnam. «Je me laissais d'ordinaire intimider par ces gens, ajouta-t-il, mais à mon retour du Vietnam, je me suis rendu compte de leurs piètres connaissances.

M. Brewin: Puis-je poser une question au député? Est-ce qu'il fait siennes les remarques au sujet de Chester Ronning, diplomate canadien très distingué?

M. Stafford: Je me borne à lire certains passages, et il y en a des milliers, pour montrer la partialité et le manque d'équilibre de ces programmes. La chose saute aux yeux, le député s'en rendra compte s'il veut bien prêter l'oreille quelques moments.

Il y a en outre ici un autre sujet d'inquiétude sérieuse—qui a trait à une propagande criante. Je vais lire les passages essentiels de la déclaration de M. Gerry Sparling, à l'émission *View Point* de Radio-Canada du 27 novembre 1967. Permettez-moi de vous citer d'abord les lignes suivantes:

«Chacun de nos actes est un cri de guerre contre l'impérialisme, et un chant guerrier destiné à unir la population contre le grand ennemi de l'humanité: les États-Unis d'Amérique. Où que la mort nous surprenne, qu'elle soit bienvenue, pourvu que d'autres hommes entonnent l'hymne funèbre accompagné des notes saccadées des mitrailleuses et des nouveaux cris de guerre et de victoire».

Telle est la conclusion du dernier ouvrage publié par Ernesto Che Guevara, de son message au Congrès tricontinental. Il est évident que l'attitude du Che vis-à-vis de la révolution dans l'Amérique latine était également l'attitude du gouvernement cubain... Le gouvernement de Cuba déclare—et je dois dire que je suis du même avis—qu'une révolution violente serait le seul moyen de modifier la situation. Il faut renverser toute la structure sociale pourrie et la remplacer par des États se modelant sur celui de Cuba...

Il ajoute plus loin:

Les Cubains croient, je le répète, que seule une révolution violente peut amener ces changements. Ce sont des guérilleros convaincus tels que Guevara qui mettront le feu aux poudres.

Plus loin, il ajoute:

Les maigres efforts des États-Unis en faveur d'une réforme sociale au moyen de l'Alliance pour le progrès et sa réaction hystérique à l'éventualité d'un régime modérément réformiste à Saint-Domingue a convaincu les révolutionnaires cubains et autres d'Amérique latine qu'il n'est pas possible d'obtenir des changements appréciables dans ce continent par des moyens démocratiques pacifiques.